

un signe sacré, et l'on saluait ceux qui éternuaient en disant : *Que Dieu vous bénisse !*

Quant à la raison pour laquelle l'éternuement était un augure, on ne paraît pas l'avoir encore trouvée. Elle remonte sans doute bien haut dans l'histoire et se rattache à des idées universelles, car l'éternuement a été partout l'objet d'une certaine attention. L'usage de faire des souhaits existe dans des pays qui ne l'ont pas à coup sûr reçu des Grecs et des Romains. S'il fallait en croire les Juifs, l'origine de ces souhaits remonterait à la création du monde : lorsque Adam fut chassé du paradis, Dieu, à ce qu'ils prétendent, ordonna que l'homme n'éternuerait qu'à l'instant de sa mort, et les rois de la terre voulurent qu'on fit des vœux en faveur de ceux qui éternueraient.

Les Siamois expliquent la chose autrement. Il y a en enfer, disent-ils, des juges qui écrivent sur un grand livre tous les péchés des hommes. Leur chef est continuellement occupé à parcourir ce recueil, et les malheureux mortels dont il lit l'article ne manquent jamais d'éternuer au même instant. On comprend combien il est utile alors de souhaiter l'assistance divine à ceux qui éternuent.

Depuis que l'expression : *Dieu vous bénisse !* n'a plus de raison d'être un souhait, elle est devenue parmi nous une formule de politesse. Par une de ces bizarreries que rien n'explique, nous avons continué de faire des souhaits sur tous les tons et sous toutes les formes, comme si nous étions encore au temps où Pénélope fit éclater sa joie en entendant éternuer Télémaque. Des siècles se sont écoulés, les rhumes de cerveau se sont multipliés à l'infini, et cet usage a subsisté. Soyez bon ou méchant, honnête ou fripon, peu importe : si vous éternuez, *que Dieu vous bénisse !*

Cependant, il faut le dire, *Dieu vous bénisse !* et ses équivalents : *A vos souhaits !* — *Tout ce que votre cœur désire,* n'ont plus cours aujourd'hui dans les salons à la mode, et si l'on conseille à une jeune fille de prendre un mari, on ne lui dit plus, comme la suivante de Cécile :

Ne fut-ce que pour l'honneur d'avoir qui vous salue
D'un : *Dieu vous soit en aide !* alors qu'on éternue.

Ceux qui donnent le ton au milieu de notre société élégante paraissent avoir résolu de proscrire ces expressions devenues vulgaires ; mais pour ne pas jeter la perturbation dans les idées en supprimant trop brusquement une vieille coutume, ils ont décidé que, pour ménager la transition, on reviendrait au salut des anciens. Ce n'est donc plus un témoignage d'intérêt qu'on exige de nous, c'est une marque de respect. Nous n'otons pas notre chapeau, comme les soldats de Cyrus, mais nous nous inclinons avec déférence comme l'empereur Tibère.

Le salut lui-même tend à disparaître, et bientôt, dans tous les pays et dans toutes les classes, l'éternuement passera inaperçu. Nous le regretterons vivement pour les pays où cet éternue-

ment est en honneur à la cour ; pour le royaume de Sennaar, par exemple, où l'on a la charmante habitude, lorsque le roi éternue, de lui tourner le dos en se donnant une claque sur la cuisse droite ; ou bien pour le Monomotapa, où d'après ce qu'on rapporte, l'éternuement du roi est toujours suivi d'un vacarme épouvantable. Quand Sa Majesté a éternué, on ne lui dit pas : *Dieu vous bénisse !* mais tous les courtisans, par politesse, font un bruit à peu près pareil à l'explosion du nez rodal ; ce bruit, que sont tenus de répéter ceux qui se trouvent dans les pièces voisines, se communique en un instant aux maisons environnantes et bientôt ainsi, de proche en proche, dans toute la ville.

CANCAN. — L'Académie, qui écrit aussi *quancan*, croit que ce mot a été appliqué aux discussions orageuses des choses futiles et, plus tard, aux bavardages de la médisance, par allusion aux horribles disputes que causa, au XVII^e siècle, la prononciation du latin *quancan*, et qui coûtèrent peut-être la vie à Ramus. Voici de quelle façon s'expliquent à ce sujet ceux qui pensent comme la docte compagnie : « Du temps de Ramus, et par conséquent sous le règne de Charles IX, il y eut à l'université de Paris de violents démêlés pour savoir si l'on n'adopterait pas une prononciation unique de ces trois mots latins : *quancan*, *quisquis*, *quodquod*. Certains docteurs voulaient qu'on prononcât *qamqam*, *qisqis*, *qodqod* ; d'autres savants préféraient *quamquam*, *quisquis*, *quodquod* ; d'autres enfin opinèrent pour *quancanquancan*, *quancanquancan*, *quancanquancan*. Après de longs et sérieux débats, tant en paroles qu'en écrits, on ne décida rien, et l'usage a prévalu, du moins en France, de prononcer chacun de ces trois mots d'une manière différente : *quancanquancan*, *quisquis*, et *qodqod*. Cette dispute fut une fameuse billesse, qui serait aujourd'hui totalement oubliée, si elle n'eût donné naissance au mot populaire *cancan*, qui ne se doute guère de son origine pédantesque. »

Franchement notre *cancan* n'est pas tout à fait déraisonnable s'il s'étonne de cette singulière origine. Pour nous qui avons vu dans la basse-cour les canards et les oies se rallier et se grouper en faisant entendre à grand bruit leur *can, can, can*, si souvent répété, nous avons été frappé de la ressemblance de ces groupes avec ceux des commères qui s'attroupent pour diviser sur les torts du prochain et les nouvelles du quartier, et il ne nous en a pas fallu davantage pour comprendre le mot *cancan* dans le sens où on l'applique aujourd'hui.

Il y a aussi une danse populaire qui s'appelle *cancan*, et c'est encore le canard avec sa marche dandinante et son allure comique qui nous a expliqué cette dénomination.

(A suivre.)

On se dispute entre belle-mère et gendre ; alors se produit cet échange de paroles :

— Notre fille est une perle, appez-le, monsieur !

— Eh bien alors ! vous êtes un huître.

UN SERVICE EN ATTIRE UN AUTRE.



La maîtresse de la maison, (un joueur d'orgue). — Tenez, voilà dix centins ; allez jouer chez le second voisin.
Alessandro Mazaroui. — C'est que voilà, madame ; la seconde voisine m'a donné trente sous pour venir jouer ici.

LES PINS

(Pour le SAMEDI)

Oh ! que vous êtes imposants,
Vieux pins dont le tronc séculaire,
Brave si souvent la colère
Des plus redoutables autans.

Assis au bas des longs penchants,
J'admire votre cime altière,
Qui se mire dans la rivière,
En écoutant vos joyeux chants.

J'aime rêver sous vos ombrages.
Lorsque l'aile des noirs orages
Vous fait hérissier les cheveux.

On croirait que votre front touche
L'astre radieux qui se couche,
Et que vous étayez les cieux.

ALBERT FERLAND.

Montréal, 19 Octobre 1890.

PINCÉE DE CONSEILS

LA CRAMPE

La crampe se manifeste particulièrement dans les membres inférieurs. Aussitôt que l'on est atteint de ce mal, on frictionne le membre et on le remue avec violence.

Si l'on est au lit, au moment de la crise, il faut en sortir sans retard, presser le sol, et principalement le carreau ou le talon. Les crampes cèdent souvent à l'application subite du froid.

Des personnes qui sont sujettes à ce mal feront bien de se coucher avec des chaussettes de laine, et de tenir leurs jambes étendues, lors de leur premier sommeil, temps où les crampes prennent le plus souvent.

MOYEN DE GUERIR LES CORS

Prenez une feuille de joubarbe dont vous enlevez la pellicule de la face interne, et l'appliquez avec un petit linge sur la partie qui vous fait tant souffrir. Ceci, sans rien autre chose jusqu'à parfaite guérison, matin et soir. Dès la seconde application, disparition de la douleur ; au bout de quelques jours, le point corné qui a blanchi dès le début s'effrite et se détache avec l'ongle. Ensuite je vous engagerai à ne plus porter de chaussures étroites, et le tour sera joué.

La joubarbe est une plante extrêmement commune, qui pousse dans tous les jardins, en pot, sur une fenêtre, où l'on veut.



CE QUI S'APPELLE COMPARER SES NOTES